

A force d'énergie et de valeur de la part du roi et de sa petite troupe, l'armée fut enfin dégagée et put continuer sa marche. Mais le prince avait attiré sur lui l'attention des ennemis. Il se passa alors un événement que l'histoire a enregistré parmi les plus brillants faits d'armes qui aient jamais honoré un homme. Louis, entouré seulement de quelques chevaliers (les autres avaient péri), soutient l'effort de toute une armée. Bientôt il a perdu son escorte *peu nombreuse, mais illustre*, nous dit l'historien : ces braves ont roulé dans l'abîme, ou gisent étendus sans vie; les rochers sont teints de leur sang. Le moine de Saint-Denis ne peut retenir ses larmes lorsqu'il voit *les plus belles fleurs de France se fermer avant d'avoir porté des fruits sous les murs de Damas*. Ce qu'il en restait, ne pouvant soutenir plus longtemps le poids d'une armée, semblait lâcher pied. Alors le roi, plein d'un nouveau courage, les rallie, et leur adresse ce discours : "Faites ferme, compagnons, tournez teste, regardez devant qui vous fuyez ; ce ne sont que des coquins sans armes, qui ne vous oseraient frapper par devant. Braves Français, chevaliers de Jésus-Christ, avez-vous perdu le souvenir de votre vaillance et de votre religion ? Abandonnez-vous votre honneur et votre roi ? Ne faites pas si bon marché de votre vie. Mais non : ne craignez pas de mourir ; il n'y a point de danger. S'il y en a, je le veux essayer tout seul. Je vous servirai de bouclier ; suivez-moi seulement, et vous vous mettrez à couvert derrière votre roi".

Ces paroles, et plus encore l'exemple du vaillant prince, ramenèrent les fuyards ; l'action s'engagea de nouveau avec une véritable furie. Dieu seul sait combien de Sarrasins tombèrent sous leurs coups ; mais aussi leur nombre diminuait insensiblement. A la fin, il n'en restait plus un seul ; tous étaient tués, excepté le roi. La nuit commençait à tomber. Le vaillant prince, se voyant abandonné et sur le point d'être pris, saisit une branche d'arbre, et s'élança sur le sommet d'un rocher. Là, il reçoit une grêle de flèches et de pierres sur sa cuirasse ; mais rien ne ralentit son ardeur ; il continue à frapper d'estoc et de taille, et de son glaive sanglant abat les têtes ou les mains de ceux qui osent l'approcher. Nous ne savons si l'on trouverait nulle part un plus bel exemple de valeur.

Cependant le centre de l'armée était arrivé au-dessus de la montagne. Mais qu'on juge dans quelle anxiété tout le monde était sur le sort du roi ! Les regards inquiets plongeaient de tous côtés pour le voir revenir ; et, comme on n'apercevait rien, le bruit se répandit qu'il était mort. De là des cris douloureux, des plaintes, des gémissements universels ; chacun demandait ce qu'on allait devenir, privé de ce chef si valeureux et si bon. Certes ! le prince eût pu être flatté de cette explosion de la douleur publique, s'il en avait été témoin. En attendant, il se battait, il se battait toujours, jusqu'à ce qu'enfin la nuit noire et son courage lui sauvèrent la vie. Quelques historiens ont dit que les Sarrasins ne le connaissant pas, et le croyant mort, se désistèrent de leurs attaques, et que ce fut à cette circonstance

qu'il dut son salut. Quoi qu'il en soit, la Providence, qui veillait sur ses jours, lui inspira une force et un courage prodigieux ; il laissa la patience de ses ennemis. Quand il se vit seul, il descendit de sa forteresse, prit un cheval égaré, et regagna l'armée. Jamais transport de joie pareil à celui qui éclata quand on le revit. *Le roi est sauvé ! voilà le roi !* tels sont les cris qui retentissent de tous côtés. On pleurait de bonheur, on s'embrassait, on oubliait toutes ses peines, toutes ses pertes : le roi vivait, que pouvait-on regretter ? Énergique expression de l'amour d'un peuple pour son souverain, qui vous comprendrait encore aujourd'hui ?

L'histoire dit que le prince arriva seul. Les croisés allumèrent des feux sur la montagne, et les entretenaient toute la nuit, afin de servir de points de ralliement à ceux qui auraient pu s'égarer dans la route ou échapper à l'ennemi. PAS UN NE REVINT. Le roi seul avait survécu à la fleur de sa noblesse. Triste mais glorieux désastre que la France peut ajouter à tant de titres conquis à l'admiration du monde.

Le bruit de ces malheurs, puis de ce salut inespéré, était parvenu successivement au camp de Geoffroy de Rancon. A la première nouvelle de l'embarras où était le centre de l'armée, l'imprudent chevalier comprit la faute qu'il avait commise. La rumeur qui annonçait la mort du roi ajouta encore au poids de ses remords ; il sentit tomber sur lui toute la responsabilité de ces désastres. Il se voyait dès lors en butte à la haine, flétri aux yeux de l'histoire, de la chrétienté tout entière. Déjà mille voix s'élevaient pour l'accuser ; on prononçait tout haut les mots les plus amers, celui même de trahison ; et en est-il un plus dur au cœur du chevalier ? Chacun sollicitait une punition exemplaire ; et peut-être la colère du peuple s'apprêtait-elle à la lui faire subir, quand tout à coup la nouvelle vint que le roi était sauvé.

— Nous avons prévu tout cela, disait Cuthbert au sire de Louville ; et, si ces désastres sont arrivés, nous pouvons nous en laver les mains. Il n'a pas tenu qu'à vous qu'ils ne fussent évités. L'essentiel est là, mon fils : se tenir dans la ligne du devoir, et ne s'en écarter jamais, quoi qu'il advienne. C'était la leçon que me donnait mon vieux maître : "Quand le monde entier, disait-il, serait contre toi, fussent ciel et la terre t'écraser de leurs débris, tiens ferme sur cette ligne et n'en dévie pas. Il n'y a rien de beau, rien de solide, rien de grand que le devoir ; avec cela, on est toujours fort ; sans cela, on est toujours faible. Rien ne console à la mort que d'avoir fait son devoir ; rien n'attriste que d'y avoir été infidèle." Je serais heureux, Raoul, si j'avais toujours suivi ces sages préceptes. Vous êtes jeune, un vaste avenir semble s'ouvrir devant vous ; gravez ce précepte dans votre tête : *Tout pour le devoir*, et vous verrez que vous vous en trouverez bien.

Le roi fut moins sévère que la voix publique contre le sire de Rancon. Il se contenta de lui ôter son commandement, et l'honneur de porter l'étendard sacré. L'histoire ajoute que, comme chacun avait péché plus ou moins dans cette triste circonstance, on finit